

TIERS LIVRE, L'ATELIER HEBDO

#construire #06
à partir de Marianne Alphant,
« L'atelier des poussières »

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i>	4
<i>Jean-Luc Chovelon</i> <i>Explorer un monde, le retourner, le regarder dans tous les sens... L'empoussiérer.</i>	5
<i>Christine Eschenbrenner</i> <i>Laboratoire du dépoussiérage</i>	8
<i>Patrick Blanchon</i> <i>Codicille provisoire</i>	12
<i>Noëlle Baillon</i>	15
<i>Serge Bonnery</i> <i>partir (litanie)</i>	16
<i>Juliette Derimay</i> <i>La trace sur le mur</i>	19
<i>Isabelle Vauquois</i> <i>Faire émerger du capharnaüm</i>	21
<i>Bernard Dudoignon</i> <i>torero</i>	23
<i>Ève François</i> <i>Trop c'est trop</i>	25
<i>George Baron</i> <i>loque à r'loqu'ter</i>	28
<i>Nathalie Holt</i> <i>l'instant d'écrire à la poussière le geste d'un souvenir</i>	33
<i>Piero Cohen Hadria</i> <i>le matin tôt</i>	34
<i>Yael Uzan</i> <i>Le hangar de Ludo</i>	36
<i>Carole Temstet</i> <i>Vassili dans la poussière</i>	42
<i>Martine Lyne Clop</i> <i>Éphémère et Inéluctable</i>	44
<i>Isabelle Charreau</i> <i>Balai et chiffons</i>	50
<i>Raymonde Interlegator</i> <i>Quitter</i>	53
<i>Monika Espinasse</i> <i>Pas de traces</i>	57
<i>Hélène Boivin</i>	59

ménage de soi

rejoindre les non humains

incinération

il n'y a pas de poussière dans le cockpit d'un avion mais
il y en a dans une bibliothèque

Il n'y a pas de poussière dans le cockpit d'un avion.

Il n'y a pas de souvenirs non plus. Il n'y a pas de passé, il y a juste un présent. Il n'y a pas de poussière sur les compteurs du tableau de bord, sur les manettes, les boutons, les voyants, les leviers, les micros, les écrans. Il n'y a pas de poussière sur les appareils compliqués qui s'agitent en clignotant. Il n'y a pas plus de poussières sur les sièges en cuir, sur les uniformes de pilotes, sur la médaille de Saint Joseph de Cupertino accrochée à la base du manche. Il n'y a pas. Tous les soirs, que l'avion ait volé ou pas, tout est nettoyé, aspiré, briqué, essuyé, lavé, dépoussiéré de ce qui doit être absent de son cockpit. On ne sait jamais, si un grain de poussière traînait par là. Si un souvenir venait s'y perdre et se déposer sur un interrupteur, ou la vitre d'un cadran, ou le fil d'une commande. On ne sait jamais, si ce grain de poussière n'était pas nettoyé et qu'il devait se retrouver dans le cockpit, si ce souvenir surgissait dans la cabine en plein vol. On ne sait jamais, au moment où le doigt du pilote appuierait sur le bouton. On ne sait jamais. Au moment où la bombe tomberait. Ça laisserait la trace d'un souvenir. On ne sait jamais.

Il n'y a pas de poussière dans le cockpit d'un avion, mais il y en a dans une bibliothèque. Il y a de la poussière dans une bibliothèque, c'est normal. C'est la poussière des livres, c'est la poussière des mots. C'est la poussière des souvenirs. Quand un mot s'échappe, il laisse toujours derrière lui un peu de poussière quand il sort des livres, quand il sort des esprits et se met à flotter dans l'air. Dans la grande salle de lecture de la bibliothèque Takeda, lorsqu'un rayon de soleil transperce l'œil-de-bœuf qui se trouve tout en haut et vient traverser l'espace rempli de mots en suspension, les grains de poussière jouent avec la lumière et se mettent à danser. C'est beau des souvenirs qui dansent. Tous les matins, avant que la bibliothèque n'ouvre ses portes aux poétesses, il faut nettoyer, aspirer, briquer, essuyer, laver, dépoussiérer toutes les traces des mots qui se sont échappés, qui ont dansé dans le soleil et qui se sont endormis dans la nuit sur le sol de la grande salle de la bibliothèque Takeda. Sur les tables aussi, les chaises, les fauteuils, les coussins, les verres de lampe, les poignets des portes. Sur les livres, sur la tranche des livres qui sont bien rangés dans les rayons, les dizaines de rayons, les centaines sûrement (parce qu'on ne compte pas le nombre de rayons de livres dans une bibliothèque) qu'il faut nettoyer tous les matins avant que la grande salle de lecture retrouve son activité. Ballet de chiffons, de plumeaux, ici une chamoisine, là une serpillière, une simple éponge même dans les mains caoutchoutées bleues, roses, jaunes. Odeur d'eau de javel, cire à bois, encaustique, savon noir surtout. La bibliothèque Takeda sent le savon noir quand elle est nettoyée de ses mots en poussière.

Quand la bombe a explosé, l'idée même de poussière a perdu tout son sens. Comme le murmure des poétesses devant l'explosion, comme le rayon de soleil traversant dans la boule de feu. Il n'y a pas de poussière dans un bombardement. Il y a des pierres, de la terre, du sable qui vole mais ce n'est pas de la poussière. Pas encore. Ce sont des fragments du présent qui se délite en ruines, en vestiges. Ce sont des souvenirs en formation. Des larmes en suspens, l'haleine pourrie d'un instant qui éclate. Puis, dès que le présent s'éloigne et que les souvenirs commencent à apparaître, la poussière tombe. La poussière des mots morts, la poudre des choses qui ne sont plus, le poussier des âmes calcinées.

Il n'y a plus de bibliothèque, il n'y a plus de cockpit. Il ne reste que de la poussière.

A main gauche, le bord du cadre. A main droite, la paroi latérale de l'étagère aux livres les plus intimes, ceux qui ont traversé les strates des déménagements et leurs séquelles éliminatoires. Envergure, bras ouverts, comme faisant le grand écart : environ 1,70 mètres. C'est l'espace de l'expérience ici menée. Aux deux extrémités, sont placés des objets métonymiques : rouleau de sopalin à bâbord et paquet de kleenex à tribord. Respect pour le rouleau de papier moelleux (il rappelle une feuille extraite d'un autre rouleau à partir des pointillés du prédécoupage— carré sur lequel le peintre a tracé un dernier croquis, précieusement conservé quand l'atelier a été vidé.) et respect symétrique pour les mouchoirs de papier industriellement pliés, prêts à l'utilisation (il en restait des boites dans l'armoire du local technique près de la salle polyvalente, reliquat d'une représentation qui mettait en scène une mariée triste distribuant aux spectateurs des lambeaux de voile en forme de mouchoirs en papier).

A main gauche donc, le cadre du tableau délimite le portrait d'une apparition à l'encre et la laborantine réalise qu'une mince pellicule de poussière s'est interposée entre son œil et la figure d'encre, tenue à distance et protégée par un verre. Le temps de détacher un morceau conséquent de papier essuie-tout, dont le nom— un acronyme — désigne désormais la fonction et l'opération commence, une fois le morceau imbibé d'un liquide bleu à triple action pour les vitres, 100% sans

traces. Le nettoyage est délectable : le papier souple et humecté, conduit par une main caressante, glisse sur le verre et l'œil qui suit le mouvement redécouvre en les dépoussiérant, les détails révélés par le geste lent — stries de l'encre noire, dédicace au crayon de papier rajoutée au moment de la restauration de l'œuvre. Dans l'élan, la préposée aborde les trois sous-verres disposés en face d'elle, sur une étagère un peu talismanique, fixée à quelques centimètres au-dessus de la table de travail pour soutenir une collection secrète sur laquelle veille une photo de l'artiste, elle aussi sous verre, complétée par une gravure vénitienne avec ponts en perspective ainsi que par un petit sou votif, accompagné d'un texte aux caractères en kanji placé entre deux vitres : des traces de baisers ont attiré et collé la poussière sur ces surfaces à vocation transparente et il faut frotter les recoins pour restituer aux reflets élémentaires la possibilité de revenir. En cours d'opération, la laborantine observe qu'une poussière plus blanche s'est infiltrée par endroits. Elle en prélève un peu et en la grossissant avec la loupe rectangulaire, passée de la table du peintre à la sienne, comprend que cette poudre fibreuse provient d'un dessus de lit blanc usé dont elle n'a pu se défaire après la disparition. Elle pense « poudre de linceul » puis « poudre de silence » et chasse ces pensées en secouant vigoureusement par la fenêtre le dessus de lit pour le débarrasser de ses lambeaux microscopiques que l'usure générera encore, tôt ou tard. La préposée s'attaque à d'autres petits objets — essentiellement pierres, fossiles, coquillages — chargés de rappels, supports de rituels liés au regard qui les balaie chaque jour. C'est une bataille minuscule menée

contre ce qui risque d'étouffer leur présence. Pas de vitrine pour ces témoins muets qu'il est possible de toucher, de retourner, de placer au creux de la paume, de contempler, en captant leur histoire intime, à condition de ne pas laisser la poussière s'incruster dans leurs anfractuosités, stries, dentelles calcaires, veinules irisées, trous forés par des tourbillons salés. Essuyer, même délicatement, ne suffit pas : il suffit alors de placer coquillages et pierres dans l'eau pour les débarrasser des scories microscopiques. Tout se décante : la poudre d'intrusion reste au fond et l'éclat minéral renaît dans le liquide amniotique dont il faut pourtant sortir les corps inorganiques pour les replacer dans leur contexte actuel. En feuilletant un livre pendant la pause puis en se débrouillant avec un coton-tige emmailloté dans un kleenex pour dégager le fond d'un tout petit vase de verre en forme de pyramide avant d'y replacer une petite étoile de mer et une algue miniature sur laquelle elle n'oublie pas de souffler pour la délivrer de grises particules invasives, la laborantine note que, selon elle, le dépoussiérage, bien qu'il s'agisse d'une tâche ménagère, ne fait pas vraiment partie du ménage — mot très connoté qu'il est d'ailleurs difficile de dépoussiérer tant en lui logent toutes sortes de références encombrantes : de la bonne ménagère d'antan au couple appelé ménage, ou encore à la femme de ménage, beaucoup de moutons grisonnants s'agrègent dans la langue. Or il s'agit d'autre chose. Avant d'expérimenter le dépoussiérage, la préposée avait fait le vide en amont, ne gardant que ce qui lui semblait valoir la peine d'être dépoussiéré, revisité, repris, rafraîchi, retrouvé. Dans la foulée, reste à nettoyer l'écran sur lequel sont plaqués de petits grains

qui ressemblent à des pattes de mouches : la laborantine utilise bombe nettoyante avec effet antistatique, ou microfibres et mouvements circulaires, un soupçon d'humidité si nécessaire. Enfin, elle ouvre grand la fenêtre, respire, et la lumière du jour se charge du reste.

On entre. C'est une chambre sourde, une pièce à vivre dont on a oublié l'usage. Le premier mot qui vient, c'est poudroïement. C'est un mot de spectateur. Il donne l'illusion que la saleté n'est qu'une question de lumière, quelque chose qui danse dans le seul rai traversant le volet clos. On regarde ces milliers de particules en suspension comme une nébuleuse. Tant que cela flotte, rien n'est grave. L'œil glisse sur les volumes, gomme les angles, et s'arrête un instant sur une forme imprécise, une bosse grise posée sur l'étagère du milieu. On ne sait pas encore ce que c'est — un chien, un chat, un vestige.

On reste sur le pas de la porte. On tergiverse. On dresse un rempart de vocabulaire pour retarder l'assaut. On invoque les puissances anciennes, les noms de marques comme des incantations : O-Cedar, Pliz. On convoque l'image d'une domesticité disparue, celle qui se jetait à plat ventre pour faire briller les parquets jusqu'à l'obscène. On rêve de peau de chamois animale et de microfibres cliniques. Ce sont des mots-écrans. On cite Céleste Albaret ou les valets de Kant pour se convaincre que le ménage est une activité de l'esprit, alors que ce n'est qu'une fuite devant le seau de javel.

Puis le regard tombe. Il quitte les surfaces éclairées pour les angles morts, là où le poudroïement s'est mué en bourre. Sous le radiateur en fonte, derrière le pied de la commode, la saleté a pris du poids. Ce sont des moutons massifs, des agrégats de cheveux, de fibres et de peaux mortes qui tremblent au moindre courant d'air. La

bourre n'est plus une métaphore, c'est un sédiment organique. On réalise que la pièce a tricoté son propre oubli. Il va falloir cesser de nommer. Il va falloir se baisser.

Le choc du seau contre le fond de l'évier est un bruit sec. L'eau coule, chaude, et l'odeur de la javel monte aussitôt, brutale, décapant la nostalgie. On plonge les mains. La peau se crispe sous l'attaque chimique. À plat ventre sur le lino, on subit la durée dans les vertèbres. On va chercher la bourre derrière les tuyaux, on ramène à soi des lambeaux humides. Le corps transpire. Une goutte de sueur pique la tempe, mais les mains sont noires, gantées de cette boue de nettoyage. On frotte, on rince, on essore. Le geste se répète jusqu'à l'engourdissement.

On revient alors à la forme sur l'étagère. On s'en saisit. L'objet est lourd, encroûté dans sa gangue. On pose le pouce, on appuie, on tire. Sous la traction du chiffon, la taupe de cendre se déchire en un crissement léger. Le blanc surgit, violent, une porcelaine d'hôpital qui n'a plus l'habitude du jour. On entre dans les détails : le creux des oreilles, la commissure des pattes, la courbe de la queue — c'est un chien, finalement. On racle le millimètre de gris qui s'obstine dans les rainures. Sous le doigt, la surface devient lisse, froide, d'une nudité qui dérange. On a enlevé le voile. L'objet est rendu à sa matérialité de série.

On se redresse. Les muscles tirent. Le silence de la pièce a changé : il n'est plus étouffé, il est tranchant. On regarde ses propres mains, la peau blanchie par le chlore, les ridules soulignées de noir. Le chiffon n'est plus qu'une loque saturée de gris. Sur l'étagère, le chien brille d'une lumière agressive. On ne bouge plus. On reste là,

immobile, à écouter le bruit de l'eau qui finit de s'écouler dans les canalisations.

Au-delà de la poussière dispersée sur le bois. Ranger son bureau, sa table de travail pour calmer son esprit. Poussière accumulée au rythme des soucis. Désordre égale alerte au surmenage. Ranger son bureau, trier les papiers, retrouver les priorités. Dégager de la place pour respirer, se poser. Ranger dehors pour ranger dedans. Débarrasser les tiroirs des vieux dossiers, jeter. Se séparer des stylos secs, des crayons mâchonnés, des figurines publicitaires destressantes aux couleurs passées, craquelées d'avoir trop servi. Souvenirs inutiles. Manuels de langages obsolètes ? ce n'est pas un musée, à la benne. Powerpoint de réunions oubliées ? au panier. Agendas remplis d'occupations planifiées, stockés depuis deux décennies : poubelle. Sachets de thé périmés, on dégage. Déplacer les tiroirs à roulettes, dégager le sol, encrassé. Balayer, gratter avec la lame du cutter, frotter pour retrouver la couleur d'origine du linoléum ? restons sérieux, c'est trop tard. Retrouver sa table vide, prête à accueillir l'employée neuve que vous êtes devenue. Pour un temps. La poussière reviendra.

Ce n'est pas partir. Pas encore. Ce n'est pas le jour mais il viendra. Tôt ou tard. Alors il faudra se résoudre. Passer à l'acte. Plonger dans l'abîme que désigne le verbe : vider.

Autant s'y préparer. Dresser :

1. la liste des gestes qu'il faudra accomplir tels que monter, descendre, pousser, tirer, soulever, poser, ranger, s'émouvoir, plier, ouvrir, fermer, balayer, dépoussiérer, poncer, gratter

2. la liste des meubles à vider : les étagères, les tiroirs, le placard, la mémoire, l'armoire, le buffet, la commode

3. la liste des objets à emporter :

sur les étagères les livres, les bibelots,

dans le buffet (de la cuisine), les assiettes plates, les assiettes creuses, les assiettes à dessert, les plats ronds, les plats ovales, la soupière, les casseroles, le presse-purée, le chinois, les verres à vin, les verres à eau, les tasses, les mugs,

dans les tiroirs (du buffet de la cuisine) les fourchettes, les couteaux, les cuillères à soupe, les petites cuillères, le tournevis, le tire-bouchon, les ciseaux, les torchons, les maniques,

dans les tiroirs (de la commode de la chambre) les draps, les housses, les mouchoirs, les serviettes, les sous-vêtements, les chaussettes, les pyjamas, les bonnets, les écharpes,

dans l'armoire les chemises, les vestes, les pantalons, les pull-over, les gilets, les T-shirts, les petites laines,
dans le placard l'aspirateur, les balais, les serpillières et pêle-mêle les chaussures, les sandales, les hétéroclites (tout ce que l'on n'a pas eu la présence d'esprit de jeter)

(...)

NE PAS OUBLIER (est écrit en lettres capitales sur le pense-bête)

surtout ne pas oublier

1. sous l'évier les produits ménagers, le liquide pour les sols, le liquide pour la vaisselle, le liquide pour les vitres, l'eau de javel, la poudre à lessive,
2. près de la fenêtre, la plante verte (ne pas oublier la plante verte ni les pavés volés dans les rues de Prague, dissimulés entre les livres),
3. épinglée sur la porte des toilettes, la carte postale représentant la place Saint-Marc de Venise un jour de pluie,

il faudra penser à tout cela et dans le même temps,

1. passer chez le déménageur récupérer des cartons (combien ? ne pas se tromper, ne pas manquer),
2. (puis de retour à l'appart') décrocher des murs les images (photographies, dessins et mots d'enfants, reproductions de tableaux, citations d'auteurs),
3. regarder dans les coins, ramasser ce qui traîne,

il faudra accomplir tout cela en un seul geste, aussi
prestement que possible,
jeter un dernier coup d'œil avant d'éteindre la lumière,
éteindre la lumière,
refermer la porte puis une fois à l'extérieur
inspirer, gonfler les poumons, souffler, ne surtout rien se
reprocher quand, les yeux humides, le corps flétri, l'âme
en jachère,
(aura sonné l'heure de) partir,
partir,
partir enfin,
pour ne plus jamais revenir.

Maintenant, ouvrir les fenêtres, tout ouvrir en très grand, sans crainte que ça s'envole, tu aimerais que ça s'envole, que ça vole, que ça s'enfuie, que ça se jette tout seul, qu'on fasse le tri pour toi, que le hasard s'en mêle et que tu n'y puisses rien. Tu ne veux rien leur laisser, mais tu ne peux rien garder, enfin pas rien garder, tout te semble important puis tu hésites un peu, pas de place sur le bateau, tu t'énerves sur tout ce que tu as déjà gardé de tes autres vies d'avant, et puis ça te submerge, trop de choses, des bidules, des machins, des objets à toucher, du tangible qui encombre tes mains, tes yeux, ta tête. Beaucoup trop. Tout te semble dérisoire et tu veux tout jeter. Et quelqu'un passe la tête et tu te calmes un peu. Tu voudrais tout garder, ou au moins le plus possible. Toi qui pestes d'habitude toujours contre les normes, cette fois tu t'énerves contre les formats des livres, des carnets, des cahiers, des pochettes en carton, les formats des papiers pour les tirages photos et les formats des cadres, les formats des cartons jamais de la bonne taille et contre la poussière qui fait tout terne et gris, qui te fait éternuer, qui te fait les mains sales quand il faudrait ouvrir les cartons, les carnets pour voir ce qu'ils contiennent. Les cartons du dessous qui ont gardé la marque du carton du dessus en couleurs encore vives, tout ce qui était visible, exposé au soleil, au moins à la lumière a vieilli, est passé, la lumière est passée de l'autre côté du papier en emmenant les couleurs, leur brillant, leur vivant. Tranches de livres jaunies, et tirages jaunies, tirages de tes débuts quand tout devait aller vite et que tu rinçais peu

et clairement pas assez dans le vieux labo photo avec la lumière rouge qui sentait la chimie et surtout le vinaigre et puis le renfermé, et aussi la sueur lors des séances d'été. Aujourd'hui tu t'agaces avec toute cette paperasse, avec toute cette poussière, toutes ces traces du temps et du passé, ces couleurs loin derrière, ternes, délavées, pâlies, fades, et défraîchies. Tout ce qui reste pimpant c'est le rectangle de mur, quelques morceaux de bois, frais comme des planches toutes neuves, à l'endroit où avant l'image était pendue, la lumière est passée de l'autre côté du papier, a quitté la photo, s'est posée sur le mur, sur les planches, sur le bois. La lumière a juste changé de côté, a traversé le papier sans que tu t'en aperçoives. Tu es restée longtemps, bien trop longtemps ici, où tu voulais rester jusqu'au bout de ta vie

Plusieurs semaines que tu n'étais pas entrée dans ton atelier. Besoin d'y retourner, de brasser les papiers, manipuler les tubes d'acrylique, les pinceaux et les crayons. Juste les toucher, les saisir, les déplacer, trier, ranger peut-être, pour que les gestes retrouvent le chemin de la création. Brasser les photos, la colle, les tissus et les diverses matières entreposées sur le sol, le bureau ou les étagères, les livres ; pour te reconnecter, te frayer un chemin. Impossible d'avancer dans ce capharnaüm. Déplacer les objets, tenter de ne pas recréer un autre capharnaüm un peu plus loin.

Une odeur de poussière t'irrite la gorge. Avec un doigt, tu écris le mot nuage sur le bureau. Prends une photo. D'un geste ample, le chiffon légèrement humidifié, tu époussettes le bureau. Agiter les mains, les bras pour laisser reposer l'esprit et plus tard faire venir la création.

Tu t'assoies au sol, minutieusement enlèves la poussière sur chacun des livres de la pile en attente de rangement. Les classes dans la bibliothèque. Ceux sur le thème des nuages, ou inspirants pour le projet, ensemble. Apercevoir sur l'étagère penser/classer de Perec. Le moment propice à sa relecture ? Non, pas tout de suite, tu résistes, là, maintenant, c'est le temps du rangement. Au sol un tas de dessin, un par un tu les regardes, les évalues, jettes ceux dont tu ne perçois plus le sens.

Les carnets tu les vois, ça te donne le vertige cette abondance. Tu les feuillettes, les manipules, lis quelques fragments.

Au fil des heures, doucement, geste après geste, tu sens que tu te reconnectes à ton projet.

Ah ! les domestiques d'écrivains, dépoussiéreur·e·s d'étagères, modèles de personnages, résolveur·e·s de frasques, messagers de l'absence, génitrices d'enfants, confident·e·s de banalités. Jeanne ne s'est pas contentée de dépoussiérer, de laver le linge sale, elle a créé une vie à Émile, elle a fait les enfants d'Alexandrine, on dirait, grossier, qu'elle a dépoussiéré Alexandrine. Pierre, un jour, plus ou moins à la même époque, dépoussière les oiseaux morts de Julien, et que je te plumeaute et que je te les secoue et que je te désinfecte à l'essence et le soir, content de lui, pour regarder ce que ça donne, il vient voir, allume la mèche de la lampe à pétrole et pouf ! un éclair, tout s'enflamme et plus rien, plus de plume, plus de cartels, seuls des squelettes, une grande peur et la poussière qui n'était pas partie bien loin retombe. Qu'est ce qu'ils dépoussièrent Pierre et ses copains-copines ? Il n'existe pas par lui-même, il existe parce que monsieur machin a dit quelque chose de lui, sur lui, l'a choisi comme modèle d'un personnage. Tentons ça : c'est lui la poussière qu'il s'acharne à pousser du chiffon, je dépoussière donc je ne suis plus poussière. Alors ce passage de la poussière à l'éclair c'est le début d'une vie de domestique hors dépoussiérage et servitude pure. Qu'a vécu Jeanne à partir des enfants d'Émile ? Ni Jeanne ni Pierre n'ont jamais été flamboyants, plutôt ternes même, ne sachant même pas que briller existait. C'était dans le contrat : astiquer, faire briller les meubles et le maître, garder secrète leur brillance, rire des gens en cachette, se moquer des brillants qui brillent bien moins

bien qu'eux s'ils avaient l'autorisation de briller. Et là, d'un coup, l'opportunité de se laisser aller à prendre la lumière comme le torero sous l'œil de belles étrangères au milieu d'un arène, bien sûr, plus dangereuse que les confortables territoires de la ténuité et pas à l'abri de retombées de létales poussières. Parce que la question est bien celle-ci : combien de temps pour que la poussière retombe ou, pour essayer d'être plus clair et de mieux comprendre la question que me pose le fil de l'écriture : est-ce que Jeanne et Pierre ne dépoussièrent que pour le maître, pour eux-mêmes (ça je l'ai déjà dit) ou dépoussièrent-ils, nouvelle hypothèse, aussi leur descendance par anticipation balayeuse. A quelle distance me met-il de la servitude ? Quand j'époussette mes oiseaux dans leur cage de verre, quelle scène est-ce que je rejoue ? Et l'incendie de l'hôtel sordide dans lequel J. a perdu sa fille et est devenue presque muette ? Et le mépris de l'importance que je pourrais avoir ? Le héros dépoussiéreur/dépoussiéré c'est moi alors profitons-en pour voir où et comment retombe la poussière.

C'est son jour de congé. Le commissariat est en sous-effectif. On l'appelle en renfort. Il prend son uniforme, embrasse son petit à qui il avait promis une ballade au parc après la sieste et file rejoindre ses collègues. Son supérieur lui parle d'un homme qui vient d'être interpellé au supermarché de la ville. Un vigile l'a vu filmer avec son téléphone portable sous les jupes de femmes. Il prend en charge les effets saisis, le téléphone et un sac en bandoulière. Il doit faire vite, extraire les images prises dans le grand magasin pour, avant la fin de la garde à vue, prouver le délit de captation d'images impudiques. Il est rôdé à cet exercice depuis qu'il a rejoint une unité chargée des atteintes aux personnes. De toutes sortes d'atteintes. Discerner le faux du vrai, chercher des indices, et surtout fouiller. Fouiller dans les papiers, les ordinateurs, fouiller dans les poches, les poubelles, fouiller dans les recoins, fouiller dans les vies. Il étale sur son bureau ce que contient le sac : un jeu de clés, un portefeuille avec des photos, l'interpellé avec une femme, deux jeunes adultes et des enfants, un passeport, une sacoche contenant un caméscope et deux téléphones dont l'un contient une puce électronique. L'autre en est dépourvu. Il l'ouvre. Bizarrement il ne voit qu'une seule application « Skype » et une icône nommée « galerie ». Il craint que l'homme ait diffusé des images par ce réseau de communication. Il ouvre, Skype affiche une série de conversations sous des pseudonymes. Il en ouvre une au hasard. Ses yeux voient trouble, il lit et relit le message. L'homme indique qu'il donne dix cachets de Temesta 2,5

Mg à sa femme dans du vin et que celui à qui il s'adresse peut venir « après ». Il ouvre d'autres conversations où sont postées des photos qu'il ne voit que floutées. Faute de wifi au commissariat, il traverse la rue et se connecte au réseau Internet de l'hôtel d'en face. Photos de jeunes filles nues, les yeux fermés, comme endormies. Il s'empresse d'aller confier les deux téléphones à un service spécialisé pour sécuriser l'enregistrement des messages. Reste la carte mémoire du caméscope à explorer. Il découvre une vidéo d'une femme nue qui dort, il en est sûr, il entend ses ronflements, elle est allongée sur un lit. Mais pas que. Au fil des heures et des jours de visionnage, il perd le sommeil. Les images de violences sexuelles qui défilent sur l'écran et qu'il doit décrire, répertorier, nommer, compter, cent, deux cents, trois cents, virevoltent dans sa tête. Il vient de traverser la noirceur sordide des prémices de cette affaire, et doit passer à l'étape de la révélation à la victime. L'épouse de l'interpellé voyeur qui vient d'être démasqué.

Violeur. Il a peur. Peur de ce qu'il va devoir montrer, devoir dire, peur des mots qu'il a peur de ne pas trouver, il répète des phrases dans sa tête, les note, peur de la réaction de cette femme, et peur au ventre de n'être qu'au tout début d'une horreur humaine.

Après l'enquête, après l'instruction, après les audiences, l'homme aux photos du supermarché, père de famille à l'apparence irréprochable, sera condamné à vingt ans de réclusion criminelle pour viol aggravé par au moins cinquante et un hommes avec administration d'une substance à la victime à son insu. Le gardien de la paix dira qu'il a sauvé une femme et détruit une famille et

demandera sa mutation dans un autre service. Quand c'est trop c'est trop.

torchons salis tachés frottés brossés étrillés avec de la lessive Saint-Marc ou du savon noir une pâte brune et visqueuse de loin elle ferait penser à du caramel si ce n'était l'odeur qui pique au nez torchons mis à tremper mis à bouillir dans la lessiveuse on la sort quand le temps le permet grand baquet en zinc gris posé sur une sorte de réchaud à gaz une eau bleuâtre opalescente y bout à sa surface remontent des bulles épaisses qui éclatent en une sorte d'écume se transforment en croûtes d'un blanc grisâtre c'est presque de la dentelle mousseuse mais elles ont quelque chose de minéral et d'inquiétant elles flottent un moment en surface puis sont avalées par les courants liquides et disparaissent les torchons y restent longtemps à bouillir jusqu'à ce qu'on les sorte au bout d'une baguette de bois un court bâton et qu'on les jette sans ménagement dans une bassine de là ils sont précipités dans l'eau froide du baquet à lessive attrapés à pleines mains et claqués sur le rebord incliné du baquet pour être étalés frottés brossés étrillés et leurs fibres se cassent et s'usent à chaque fois un peu plus

mains qui les brassent dans l'eau trop froide mains rougies gonflées déformées douloureuses qui attrapent les torchons les claquent les frottent les rejettent dans l'eau le dos courbé au-dessus du baquet le dos aussi est douloureux après il faut les sortir de l'eau les tordre retirer la bonde du baquet attendre qu'il se vide remettre la bonde remplir d'eau ajouter de la javel y secouer les

torchons les brasser la javel rougit les mains abîme la peau mais c'est la propreté qui veut ça c'est sûr qu'après ça tes ongles sont tout propres plus aucune trace brunâtre et puis retirer la bonde sortir les torchons les tordre les essorer les tordre encore les secouer les claquer dans l'air les empiler dans la bassine les sortir les secouer à nouveau avant de les accrocher sur le fil et la chair des bras qui se lèvent tremblote un peu accrocher les torchons en ribambelle avec les épingles à linge qu'on a mises dans la bassine on en prend deux dans la main et deux dans la bouche ça évite de se baisser trop souvent pour soulager le dos accrocher bout à bout les torchons mettre une épingle sur les bords superposés de deux torchons faire attention à bien claquer chaque torchon d'un geste brusque comme ça à la verticale de bien l'étirer retirer le plus de plis possible parce qu'après il faudra les repasser alors moins il y aura de plis et plus le repassage sera rapide le fil est plein il n'y a plus qu'à ramasser la bassine et laisser la lessive claquer au vent et les torchons blanchir au soleil

on ne les mélange pas avec les serviettes ni pour l'usage ni pour le lavage les serviettes damassées empesées repassées pliées savamment trônent sur la table nappée de la salle à manger alors que les torchons sont relégués en cuisine une fois lavés brossés javellisés séchés blanchis pliés repassés bien empilés rangés dans les placards de la cuisine ils n'ont pas sauf s'ils sont neufs l'honneur de l'armoire à linge celle que l'on parfume aux grains de lavande enfermés dans leur sachet d'étamine fine fine il est inutile de parfumer les torchons et si on les repasse c'est pour qu'ils prennent moins de place et aussi

pour l'hygiène et pas besoin de lavande ils sentent si bon
le coton frais repassé

hiérarchie des torchons

uniquement descendante car s'élever y est impossible
en lin brodé

frangé et ajouré il a presque le statut de napperon et ne
sort de l'armoire à linge que pour les grandes occasions
une ou deux fois l'an pour couvrir pendant le partage la
galette des rois ou la brioche qui sera dégustée par les
invités sa blancheur légèrement crémeuse contraste avec
le rouge profond de la nappe en lin réservée elle aussi aux
grandes occasions

en métis

à la lisière orgueilleuse qui signe leur excellente qualité
bordés de bandes rouges ou bleues ornées d'un motif
discret qui se regarde endroit envers positif négatif
comme celles des serviettes « grand hôtel » que l'on peut
parfois acheter au poids directement à l'usine qui sont
encore rouies rêches et brunâtres qu'il faut blanchir bain
après bain jusqu'à les rendre douces et mousseuses

en coton

achetés au mètre dans une usine des Vosges chaque
séparation est indiquée par une zone ajourée sans fils de
trame c'est là qu'il faut couper ensuite il faut les ourler un
à un dé au doigt aiguille au clair prête à piquer

c'est le tout-venant du torchon

qui reste sur la barre de cuivre de la cuisinière

qui protège la main de la brûlure quand on sort le plat du four quand on soulève le couvercle de la marmite quand on se saisit de la cafetière laissée au chaud

qui voisine avec le torchon à vaisselle

torchon que l'on jette sur son épaule pendant que l'on bat la purée

torchon grisâtre avec lequel on donne un coup circulaire sur un coin de table l'air de nettoyer mais sans s'attarder sans appuyer torchon cousin de la wassingue qui lessive le sol

puis vient la déchéance

usés troués reprisés ravaudés déchirés méprisés

devenus loques

loque à poussière

et déchéance finale

loque à r'loqu'ter¹

la loque à r'loqu'ter ne sert qu'aux usages les plus bas

après avoir dans un premier temps servi à faire les poussières

¹ Se prononce avec syncope des deux premiers *e* de *reloqueter*. On notera que le verbe *reloqueter* ne se trouve qu'à l'infinitif présent, comme le verbe *ravoir* ; ces verbes sont presque totalement défectifs.

avoir été secouée par la fenêtre claquée contre le rebord
pour en faire sortir la poussière
à plusieurs reprises pièce après pièce
après avoir rendu leur lustre aux objets époussetés
elle est dévolue à des usages toujours plus bas toujours
plus salissants
encore plus avilissants plus bas physiquement
toujours plus près du sol
chaussures semelles bas de portes marches jantes bas de
caisse des voitures
stade suprême de l'indignité
loque crasseuse
elle n'a pas droit aux honneurs de la lessive
dès que classée loque à r'loqu'ter elle est condamnée
elle n'est plus que chose informe sans couleur autre que
celle de la crasse
jetée à la poubelle après un dernier usage

d'abord les chaussures, les lacets nœuds sur nœuds, s'y casser les ongles ; essayer de tirer la chaussure soudée au pied, le pied a gonflé de marcher ainsi dans la neige, de marcher ainsi dans la boue. Se raviser, partant du bas, déboutonner le manteau ; un Duffle-Coat, les boutons oblongs en plastique imitent le bois, rugosité, comme si l'écorce sous la pulpe du doigt ; faire glisser le bouton ; répéter le geste huit fois puis écarter les pans du manteau : dessous, la chemise, on dirait de la soie. Et cette odeur de terre, de peau, de feuilles, de cheveux. De poussière humide. Sortir un bras hors de la manche, la finesse du poignet, le bombé racinaire des veines, la main noueuse et longue, bleue. L'autre bras aussitôt se désagrège. Comme fait de poussière il se répand sur la table. Sidération : peur. Avait-on seulement le temps d'avoir peur. Dans le visage couché rien n'avait bougé. Les yeux regardaient le ciel comme à travers une vitre sale

la petite assiette posée sur le côté de l'évier (petite : une assiette à dessert sur laquelle il faudra disposer les quatre parts) – les deux tranches de pain de mie carré sans croûte qu'elle s'apprête à couper en deux suivant la diagonale – sur le boîtier un enfant se lèche les doigts, il a l'air heureux (il me fait souvenir de celui qui regardait les frites s'élever dans l'espace devant lui pour cette publicité végétaline) – du beurre de cacahuètes (je n'ai jamais aimé cette pâte) – des tranches de tomates qu'elle a déjà coupées, finement en lamelles (j'ai l'impression d'un couteau céramique) (c'est complètement anachronique à moins qu'il en ait déjà existé alors) – par la fenêtre, devant l'assiette à dessert où seront disposées les demies-tranches on distingue le jardin bien qu'il fasse encore presque nuit noire – mais la nuit ne l'est jamais en réalité – elle est éclairée, elle n'est jamais noire jamais – le couteau est à bout rond, un couteau à beurre différent de celui, à dents acérées qui découpait tout à l'heure les tranches de tomates – étalement du beurre de cacahuète sur une des deux tranches, de façon à ce qu'une certaine uniformité sur toute la surface soit respectée (quelque chose de l'obsession) – reprendre l'étalement et l'unifier assez exactement – en rechercher la perfection – tranquillement – la pluie a cessé dehors et la température est douce, l'heure est au calme, la lumière affleure doucement au dessus des toits de tôles – la maison est bleue, la voisine est verte ces couleurs sont passées délavées : il va faire beau comme tous les jours, il va faire chaud aussi mais la poussière est tenue au sol par la pluie

qui tombait voilà une heure comme toutes les nuits – tout à l’heure le soleil réchauffera la rue et séchera la boue, les abords les herbes sèches drues jaunes le chemin tracé là, elle l’empruntera tout à l’heure, les quatre ou cinq poteaux rouillés qui ne tiennent plus un grillage rouillé défoncé démolit lui aussi qui ne sépare plus rien – tout à l’heure oui – sur la deuxième tranche préalablement tartinée, les rondelles de tomate, le tout disposé sur l’assiette à dessert – beige blanche grise – l’évier, le petit plan de travail jaune, la blouse fleurie, les doigts aux mains de veines bleues (une amie lui disait – mais il y a de cela fort longtemps – très longtemps – qu’il fallait qu’elle mange pour se tenir en forme, vivante vaillante le rire aux yeux et la répartie facile drôle et vive – elle le lui disait, mais à présent, elle a tout oublié), elle n’a plus qu’une chose à faire, une seule chose c’est porter la petite assiette dans la maison verte de l’autre côté du jardin, sortir marcher sur la terrasse en bois jointé, descendre les deux marches qui conduisent aux herbes jaunes, il fera bientôt jour emprunter cette espèce de chemin tracé par elle-même tous les jours, le matin, tous les jours depuis quelques semaines, trois peut-être mais le chemin résiste, les herbes couchées sous les pas, marcher sur le grillage défoncé et rouillé, traverser l’autre jardin qui se trouve dans l’exact même état que celui qui jouxte la maison bleue, les deux marches, la terrasse sous la véranda, là une table un verre vide, la porte qu’elle pousse, la porte toujours ouverte à cette heure-là, et là devant elle, sur le fauteuil

Tu entres dans ce hangar. Ce jour-là tu ne t'y attends pas. C'est ta première fois. Tu n'as pas su nommer tout de suite.

L'échappée d'un cri devant tant d'accumulation, au milieu des débris entassés, en pleine lumière, le suintement de la peur – ne pas manquer, on ne sait jamais, on peut toujours en avoir besoin – une béate et longue pause : montagnes de matériaux sparadraps, toutes formes, tailles, et poids, une seule origine, les décharges publiques. Et en deçà de la fouille, le savoir-faire de tes doigts tordus, emboutis, rompus à l'effort.

***LISTE 1 - énumération après coup : LES 4 TONNES DE
FERRAILLES DU HANGAR, AU RC ET 1^{ER} ETAGE...***

Lessiveuses
Machines à coudre
Pièces de bulldozer
Cadres de vélos
Motos
Portières
Grillages
Piquets de clôture
Ailes de voiture
Tubes de tente
Fourches de scooter
Caddy...

Une fois, tu t'en es allé avec ton ballot chercher de l'argile bleue le long de la Garonne pour faire une empreinte de tête de delco et tu as fait fondre des vieilles casseroles en aluminium pour la refabriquer. C'est même comme ça que tu es arrivé à réparer un camion « saboté » par les anglais...

LISTE 2 : OBJETS MECANIQUES AU RC DU HANGAR

Outillage de bulldozers

Environ 30 démarreurs

Environ 30 alternateurs

Nombre inconsiderable de clignotants

Phares toutes voitures

Dynamos

Récipients lave glace

Ressorts divers et variés

Antennes diverses et variées

Poignées de portes de voitures

Leviers à vitesse

Courroies (des centaines, voire des milliers)

Pneus

Chambres à air à volonté...

Pèle mêle : factotum dans un château, épicier, mécanicien sur moteurs d'avion, bêcheur de force creusant à la pelle et la pioche des sols argileux pour installer des [pipelines] comme tu disais – pipelines alimentant des raffineries entre la Gironde et la Garonne – tout près de là où tu pêchais tes anguilles – et puis consécration,

magasinier pour le compte d'une entreprise américaine.
Ça te faisait rêver l'Amérique.

***LISTE 3 DU HANGAR, AU RC ET 1^{ER} ETAGE... : OBJETS
INCLASSABLES même après coup***

Godillots

X tonnes de vieux journaux

X Chapeaux

Briquets par kg

Antenne radio 1900

Casques Guerres 14/18- 39/45

Bandes molletière

Echarpe de maire

Leggins

Paire de seins en plastique

Mannequins de boutique devenus des épouvantails

Tourne broche cheminée

Outils de résiniers

X Paniers

Anciens sèche-cheveux sur pieds

Canapés

Jeux de croquet

Chevalet de peinture

X vieux lustres

X Canes

X Courroies

Malles de bois

Machine à laver *Calor* en plastique ...

Dans le salon et devant toute la famille réunie, tes 120 kg enroulés dans une peau de Tarzan, déboulaient torse nu avec des seins en plastique, à ton cou l'écharpe de Marianne, et en guise de couvre-chef, un casque de vétéran.

**LISTE 4 : EXEMPLES DE TRAVAUX ENTREPRIS
DANS LE HANGAR**

Démonter des voitures et camions en pièces détachées

Remonter les pièces détachées de ces voitures et camions

Peindre

Réparer des moissonneuses batteuses, des machines à coudre

Confectionner de chaussures en cuir

Tailler le verre et faire des vitraux

Tourner le bois

Faire de la pyrogravure

Fabriquer un compresseur avec un moteur de bateau

Fabriquer un motoculteur avec un moteur de vespa et une boîte de vitesse de traction ...

La cadette bricolait avec toi : j'allais dans son garage, je vissais, je tapais, le soir j'étais sale comme un souillon. Il me racontait des histoires : par exemple, celle de son drôle de porte-clés, un bout de ferraille qu'il avait toujours à sa poche et qui avait relié ses deux os de tibia opérés.

Tu te cassais à tout bout de champ : fracture du crâne sur la route de Cantenac, tu ne sais plus quand, pet à la colonne vertébrale, pancréas en vrac, genoux tout usés, cœur se barrant en sucette, muscles des épaules défibrés

... à la fin, dans ta poussette à deux roues, tu répétais : *ça me crève, j'en ai assez*, mais pendant tes 12 dialyses mensuelles, tu te marrais bien avec les infirmiers et les ambulanciers.

***DENIERE LISTE DU HANGAR. QUELQUES OUTILS
ET VISSERIES***

Panoplies de vis américaines et françaises (plusieurs centaines de kg)

Outils pour travailler le bois, le cuir, la carrosserie...

Outillage de maçonnerie

Tour à bois et à fer

Meuleuses

Disqueuses

Scie sauteuse

Perforateurs

Comparateurs

Pots de peinture

Pinceaux durcis trempés dans du décapant et nettoyés à l'essence

Clés dynamométriques

Forges complètes ...

Le pt'it dernier, tu lui as tout appris. Démonter des essieux, des tableaux de bord de carcasses de voitures, même celles prêtes à se renverser. Il y allait dès qu'il le pouvait à la décharge – ce dépôt d'ordures à ciel ouvert, avec tout sous la main, c'était son école – *ça c'est une couverture de livre en cuir, ça c'est du sky, voilà du charbon, du cuivre, mais là c'est de l'alu*. Un jour, vous êtes

allés aux cèpes au fin fonds du bois de chênes en face la décharge, vous avez tracté un menhir de 80 cm dans la brouette. Tu étais convaincu que c'était une météorite au lieu que c'était un simple jalon de propriété. Une autre fois, vous avez relevé une moto à moitié dans l'eau. Tu as appuyé sur le clic, et le moteur est reparti, vous l'avez mise dans le coffre de la 2CV et en avez fait une moto-cross. Au premier lâcher d'accélérateur, ton fiston s'en souvient bien, il avait tous les poils des jambes grillés.

....

J'ai pensé après coup...

Le granit, ça s'ébrèche, ça se mutile. Tu cassais, tu ne faisais jamais semblant, tu cassais vraiment, douloureusement, et puis... tu réparais. C'était ça la pirouette. Te détruire, te démolir, et réparer. Déroutier, tu ne pouvais pas ne pas. A chaque blessure tu te ruais sur tes pointes et tes outils, tu savais les gestes qui suturent, les ajustements millimétriques, les assemblages inopinés. Dans ton sas, tu rabotais et vissais à pleines pognes, tu caressais l'abime jusqu'au sang, te restaurais à t'en briser.

... et dans les bris de tes larmes, miroitait la poussière.

Tu savais où tu allais.

Codicille, je poursuis ma tentative de roman « Point de fuite », projet commencé cet été, il y a dans ce roman un personnage qui se nomme Vassili qui est aide-soignant, homme à tout faire, dans l'hôpital psychiatrique de la petite ville où se déroule le roman. le personnage est aussi mime, le soir, dans le cirque installé au bout de la ville.

C'est pas ce que je déteste le plus: nettoyer, briquer, javelliser, faire place nette. C'est nécessaire pour éviter le pire.

Les murs ici ne sont pas prêts de s'effondrer mais par endroit, l'hôpital se fissure, se désagrège encore et encore. La pierre meulière de ce vieil hospice ne cédera pas, mais, sous la canicule, je balaie, tous les jours, une poussière rousse et dorée, qui s'accumule, j'ai parfois l'impression de vivre dans un château de sable. Sous la chaleur de ce mois de juillet, les couloirs de l'hôpital transpirent une humidité acre qui prend à la gorge. Même si je ferme les fenêtres, un vent de désert s'insinue par les moindre interstices. La poussière chaude reste en suspension avant de se poser doucement, indifféremment sur les objets ou sur les corps endormis, étendus sur les lits, nus à la recherche de la moindre fraîcheur.

Quand j'arrive le matin, je pose ma veste, noue mon tablier et mets mes gants. je commence par un coup de balai. La poussière aime à s'insinuer dans les angles les plus improbables, elle s'incruste partout, sous les lits, les meubles, les salles de bains, les chaise roulantes, les

sangles, les portes capitonnées, les serrures, fenêtres et volets, remplit les vides, les abrasions et finit par ternir, jaunir et noircir. Il n'y a rien à faire, elle s'accroche, j'ai beau épousseter, souffler, aspirer, elle disparaît pour revenir de plus belle, toujours présente, sans concession. Puis vient le temps des réparations des petites fissures, je colmate, je ponce, je repeints, pour cacher la misère de ces murs qui partent en décrépitude. Je revisse de coups de clé inexorablement des robinets qui fuient. Les patients ne supportent plus d'entendre le goutte à goutte de la tuyauterie qui résonne à travers toute la structure, et je ne supporte plus, moi non plus, de les voir s'effondrer devant ces murs de tristesse d'où suinte une fatigue ancestrale.

Je ne comprends pas, j'ai l'impression que je suis le seul à connaître toutes les failles de ce lieu, d'en connaître les moindre détails, les dalles, les carreaux de carrelage, un à un, dès qu'émerge la moindre moisissure, je livre une bataille sans merci à coup de désinfectant, de seaux d'eau de javel. Je sais que ce combat est perdu d'avance, mais ce qui est curieux, c'est que malgré tout, l'ensemble résiste.

Ma lutte est infinie, le temps s'écoule et mon espoir s'éteint en moins d'une journée et tout est à recommencer.

Je lutte contre l'inhabitable, l'inavouable temps qui passe, je lutte contre l'abandon de ces hommes et ces femmes isolés, posés là, dans leur chambre ni vraiment blanche, ni vraiment grise.

ici la poussière est légère, badine, coquette, pressée par une envie irrésistible de s'envoler, partir toute seule, sans une main pour signifier son départ, un chiffon agité sur le pas d'une porte, un accompagnement comme un adieu, ici, dans ces lieux, ces chambres, ces moquettes, tapis, carrelages, ces halls, ces communs, ces cuisines, ces balcons avec vue sur l'océan au bord, tout au bord de la vague qui éclabousse le hublot d'une lumière opaque, la poussière se loge se couche à l'intérieur, rampe de l'extérieur elle est en résidence surveillée, elle le sait, s'en moque, elle s'évadera ; on a coché l'adjectif Éphémère pour la singulariser, la différencier, elle est sous la responsabilité d'une cohorte d'experts ès propreté hygiène, qui frottent, nettoient, jettent les cendriers pleins, les poubelles, couches hygiéniques, périodiques, celles antifuites, les préservatifs rabougris, les cotons à démaquiller, les bouteilles d'alcool vides renversées sur les moquettes de couleur pastel, les livres, journaux, magazines, résidus de tout ce que l'humain peut laisser dans une chambre, une salle de bains, dans, sous le lit, en équilibre sur les tables de nuit, les lits aux draps sales, défaits, déchirés, souillés, jetés en boule ou jonchant le sol, les vêtements oubliés, aucun objet ne prend le temps d'être recouvert par cette poussière volatile, les rampes de cuivre brillent en attente d'une main caressante, de leurs reflets dans les regards anonymes ; ici règne la poussière de l'absence, impudique, impersonnelle, venue des mégapoles surchauffées, elle ne s'attarde pas, elle part aussi vite

qu'elle est arrivée, ne cherche pas à savoir ou à raconter ; son histoire se résume à un quart d'heure de nettoyage, aspirateur puissant, javel, spray aux odeurs chimiques chargées de camphre, changer les vases, retirer les fleurs aux odeurs d'eau saumâtre, l'été les fane en une journée ; économie des gestes, aérer, provoquer des courants d'air, laver, racler les baignoires, les bidets, les cuvettes avec un gel désinfectant pour leur redonner leur blancheur initiale, laver les sols, les frotter, nettoyer les vitres avec du vinaigre blanc mélangé à de l'eau, utiliser une raclette, faire luire les miroirs en un seul geste, ne pas oublier de désinfecter la porte d'entrée, les poignées, les murs, les lits, les tables de nuit, les descentes de lit, les changer s'il le faut, sous l'œil omniscient des contrôleurs, ceux formés à traquer ce qui pourrait rester de ses poussières, tout le monde s'accorde pour dire qu'elles ne restent jamais, elles s'évanouissent dans l'espace, Ephémère n'a rien à dire de particulier,

ici la poussière est dépôt, un dépôt sophistiqué, aristocratique, elle s'évade pour revenir insidieuse dans le pavillon d'amis fermé depuis les dernières vacances ou avant, depuis un certain temps, quand... J'ai trouvé la clé dans le tableau à clés derrière la porte d'entrée de la grande maison, il m'a fallu la reconnaître dans cet enchevêtrement de métal dont la vocation est d'ouvrir et de fermer, sans leur présence il ne resterait que la brutalité d'un corps d'un geste d'une posture, arracher la porte pour laisser place à un passage comme une béance, la serrure n'offre aucune résistance. J'ouvre, la pièce principale est identique à mes souvenirs, les meubles sont recouverts de draps blancs rigides de poussière, de sable et d'oubli, par endroit le plâtre des murs s'effrite de

tristesse, la chouette, sphinx énigmatique me regarde fixement ; ouvrir en grand toutes les fenêtres pour renouveler l'air et humidifier légèrement la poussière, laisser place à la chaleur du soleil, je dessine un cœur comme avant sur une vitre sale, les volets bleus délavés sont usés, érodés par les changements soudains des couleurs du temps, le soleil soulève la poussière dansante des protections enlevées les unes après les autres, d'abord celle du canapé puis la table du séjour, les chaises, la table basse, le fauteuil anglais en cuir bordeaux matelassé avant de m'attaquer aux rideaux, tapis légers, couvre-lit, draps, couvertures chargés d'humidité, j'évolue dans un nuage de poussière âcre, elle est chez elle, elle fait partie intégrante du lieu, chassée, poursuivie, elle s'étale indéfiniment s'approprie chaque meuble, s'immisce dans chaque interstice ; mon regard se pose sur le passe-plat donnant sur la petite cuisine fonctionnelle en chêne aux odeurs de mousse d'arbres gonflés d'humidité, rien n'a changé, tout est à sa place, dans les tiroirs les couverts sont enveloppés dans de petites housses fermées par un cordon incolore, à travers la trame élimée du tissu de coton je les vois cloîtrés à la merci de poussières anciennes, les liserés argentés du service en porcelaine ont disparu, les verres à pied tête en bas ont une formidable capacité d'attente, il y a un gobelet d'enfant en argent et ses couverts assortis gris de gris presque noirs rongés par l'absence, j'hésite entre commencer le nettoyage ou respirer encore un peu ces odeurs de l'éternelle pénombre, ces froissements de senteurs délicates infimes, de voiles de mousseline ancienne, flottement immatériel des odeurs dans l'âpreté entêtante des poussières ; devant la porte d'entrée du

pavillon deux grands cartons de produits ménagers et autres nécessités m'invitent à commencer derechef mon nettoyage, je trouve une liste de tâches à suivre selon un ordre précis en post-scriptum quelques conseils, je les sors un à un, parcours les étiquettes, les dépose sur la table rectangulaire je lis tout haut, – pour le bois savon noir dilué, puis lait nourrissant si le bois est sec, – carrelage eau chaude plus savon noir ou produit multi-usages, – inox, cuivre, métal, vinaigre blanc dilué pour raviver et désinfecter, – vitres et miroirs, vinaigre blanc et eau, raclette pour éviter les traces, – tissus (canapés, fauteuils) utiliser l'aspirateur et un spray antibactérien, – salles de bains et cuisine sont des zones critiques, elles ont le plus souffert des abandons successifs, utiliser en abondance, gel désinfectant pour cuvettes, baignoires, bidets – javel diluée pour joints, siphons, zones noircies, – dégraissant puissant pour cuisine, plaques, crédence, déboucheur si les canalisations sentent le renfermé surtout BIEN RINCER écrit en grosses lettres, pour éviter les mélanges de produits, – pour dépoussiérer, commencer du haut en bas, la poussière est volatile, collante, la décrocher en respectant un ordre précis plafonds, luminaires, dessus des armoires, étagères hautes cadres, miroirs, rebords de fenêtres, meubles, tables, chaises plinthes, radiateurs – sols en dernier, utiliser un aspirateur puissant pour les zones très chargées, puis des microfibrilles légèrement humides pour capturer ce qui reste... la liste ne s'arrête pas, je replie la feuille, laisse de côté le nettoyage prévu pour ouvrir une autre porte en rêvant,

Ici la poussière est captive, c'est son désir, dans ce couloir où le lit de camp à la toile verdâtre posée contre le mur a

disparu, les trois portes sont toujours là, la première s'ouvre avec un grincement déchirant, j'entends mon silence sidéré face aux cartons scotchés ou ficelés empilés les uns sur les autres, les meubles ont été vendus il reste deux chaises en bois d'acacia à peine visible, l'une d'elles supporte une pile de journaux poussiéreux dans une rectitude parfaite, impressionnante, d'un mouvement furtif j'époussette la chaise inoccupée, les poussières s'accrochent, m'asseoir, installer des journaux sur mes genoux, il y a cette odeur douceâtre, singulière composée de papier jauni, écorné froissé par endroits, de caractères typographiques délavés, de poussière acre, de moisissures, de tabac froid mélange de Gitane et de Benson and Hedges ; je feuillette un hors-série du magazine Philosophie, – Foucault, Le courage d'être soi-, il apparaît en première de couverture offre son chaleureux sourire en partie caché par les couleurs tamisées des poussières aux ombres défaites, sa main droite soutient son crâne chauve, un spécial Série noire du Magazine Littéraire – James Ellroy – il me faut un meurtre pour organiser le show – les mains remplies d'une poussière vert amande couleur de l'étang presque asséché aux abords mousseux je continue d'ouvrir les cartons porteurs de livres, journaux, magazines, d'une époque révolue, certains d'entre eux sont admirablement conservés comme si la poussière en couches protectrices préservait le contenu des livres, l'écriture, ce tiers qui donne naissance à l'altérité, comme si les poussières dominatrices, puissantes, insistantes dans leur immobilité factice les recouvraient pour les tenir éloignés de l'obscurité et de ses vagues successives. Enlever les cartons un à un, les sortir au grand jour, les

ouvrir trier leurs contenus, les jeter, les donner, les compiler, les classer, les vider, les garder, pour nettoyer méticuleusement cette pièce de toute la poussière accumulée,

Inéluctable est son nom,

On ne trouve plus de solides balais de paille. C'est avec un balai de paille de bonne qualité qu'on peut balayer la cave, la terrasse ou le balcon. À force de passages les fibres se sont courbées toutes dans un même sens, il faut l'utiliser dans ce sens uniquement autrement tout s'envole et il faut recommencer à rassembler patiemment la poussière, la terre, les copeaux, les miettes, les moutons, les morceaux de papier, les cailloux transportés sous la semelle des chaussures, les brins d'herbe ou les poils du chat, plus difficiles à attraper, d'ailleurs le balai n'est pas le meilleur outil pour cela. Sur le balcon on trouve des poils du chat mais aussi des plumes, des cadavres d'insectes, des punaises les pattes en l'air, une perle de verre, une pelure d'oignon transparente, des feuilles sèches, des fleurs fanées tombées d'un pot pas assez arrosé, oublié là dans le coin, c'est toujours un peu triste et qu'est-ce que ça dit de nous. Une technique courante, valable pour tout type de balai, consiste à former des petits tas dans plusieurs endroits qu'on vient ensuite ramasser à l'aide d'une pelle à manche court, en plastique ou en métal, et d'une balayette souvent assortie. Avec la balayette on pousse le tas dans la pelle, à plusieurs reprises car il reste toujours des résidus qu'on ne parvient pas à faire rentrer dans la pelle, il faut refaire un tas et recommencer jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Il se peut qu'un débris reste collé au sol, morceau de pomme écrasée ou foie de souris que le chat n'a pas terminé, il faudra alors prendre l'éponge avec grattoir. Sur le balcon les portes-fenêtres sont un

peu protégées de la pluie par le petit auvent, on pense pouvoir rapidement les nettoyer, un peu de spray pour vitres, un chiffon et frotter en mouvements circulaires ou verticaux mais le soleil arrive mettant en évidence sur les carreaux toutes les traces invisibles jusque là et s'enclenche alors une répétition sans fin, il reste toujours une zone sale, chaque passage du chiffon l'agrandit, semble l'effacer mais la transporte plus bas sur la vitre, recherche vouée à l'échec d'une parfaite transparence. Peut-être un problème de matériel, l'eau, le tissu microfibre et la raclette seraient des alternatives, la tradition transmet le chiffon. Celui ci peut avoir des origines variées, morceau déchiré de drap ou de serviette usés, manche de chemise découpée, vieux tee-shirt, à la condition, surtout pour les vitres, qu'il ne soit pas pelucheux, on choisira du coton ou du lin ou de la peau de chamois naturelle (cruel). On peut utiliser également pour les vitres le blanc d'Espagne qu'on frotte avec une boule de papier journal ou même la cendre de bois. Charbon de bois vers charbon fossile. La poussière de charbon, c'est une bataille perdue d'avance, elle s'infiltré partout, flotte dans l'air, sur le sol, l'eau dans le seau est toujours noire après plusieurs rinçages. La poussière grise se redépose chaque jour sur le meuble ciré encombré d'objets, cadre avec portrait photo d'un visage sévère comme gardien d'une transmission intacte, carte postale d'un bord de mer ou d'une église, bracelet, éléphants en ébène (interdit depuis), un grand, un moyen, un petit, paire de lunettes, crayon, bouquet de dahlias du jardin et quelques pétales déposés au pied du vase. Retirer tout les objets, les poser sur la table, essuyer le meuble avec un chiffon, humide mais pas trop, puis

sécher avec un chiffon sec et reprendre chaque objet pour le dépoussiérer (en évitant de les regarder de trop près sinon ils accrochent, ils racontent, ils questionnent) et le reposer à sa place ou peut-être modifier la disposition sur le meuble, changer l'eau du vase. La poussière du charbon n'évite pas le plafonnier à six branches portant chacune un globe à bord dentelé fragile qu'il faut retirer délicatement pour les faire tremper dans l'eau vinaigrée, toujours une lutte pour garder la lumière.

Il entre ne regarde pas la cuisine, il regarde ses mains tout d'abord. Il les ouvre, les referme, pour vérifier qu'elles lui sont disponibles. Disponibles à quoi — porter, trier, envelopper, ou simplement constater qu'elles sont encore là. La pièce est encore en ordre, mais déjà défaite ; il le sent avant de le voir, dans cette légère vacance de l'air qui précède les déplacements.

La lumière sur le plan de travail, accroche une trace de doigt, une poussière fine. Il se demande depuis quand cette trace attend. Depuis quand la matière garde l'empreinte plus fidèlement que la mémoire.

Il pose les cartons au centre, les déplie, enfonce les languettes, ajuste les angles. Le ruban adhésif crisse — bruit net, sans ambiguïté, qui tranche avec l'indécision des pensées. Premier geste : fermer pour pouvoir ouvrir ailleurs. Il s'étonne toujours de cette logique. On enferme pour continuer. On plie pour maintenir intact ce qui va changer de place.

Il saisit la balance ancienne. Il ne la soulève pas tout de suite : il passe la main sous le plateau, le fléau, en éprouve le froid. Il la tourne légèrement, vérifie l'aiguille. Il ouvre la petite boîte de bois. Les poids roulent à peine. Il les prend un à un, les pèse dans sa paume, les repose, les reprend. Il choisit une feuille de papier, la pose à plat, dépose le poids au centre, rabat un côté, puis l'autre, plie les coins comme on emmaillote. Le scotch se tend, se coupe d'un coup sec. Il recommence. Même geste, autre poids. Répétition exacte. Être sûr qu'aucun métal ne

heurte l'autre. Être plus que sûr. Précaution ou rituel — une manière d'ordonner le monde avant qu'il ne disparaisse.

Les casseroles modernes s'emboîtent déjà, mais il les sépare. Il glisse une lavette en microfibre entre deux parois d'acier, ajuste pour que le tissu déborde légèrement, amortisse. Il appuie, retire, recommence. Il teste la stabilité de la pile. Les couvercles sont retournés, posés à l'envers, cerclés d'un carré de papier bulle. Il presse l'air des bulles du plat de la main, écoute le léger crépitement. Ne pas aller trop vite. Ne pas laisser une arête nue ; ce soin est-il pour les objets ou pour lui, pour sentir qu'il maîtrise quelque chose ?

Sous l'évier, il s'accroupit. Il essuie le flacon de vinaigre blanc avant de le fermer. Le chiffon laisse une trace plus nette que la surface elle-même ; nettoie-t-il pour protéger ou pour effacer ce qui a servi. Il tapote le bouchon du bicarbonate de soude pour vérifier sa tenue — ce petit bruit sec, rassurant, une réponse donnée sans qu'on ait posé la question.

Il redresse la boîte de terre de Sommières, en chasse la fine pellicule blanche avec un chiffon sec. Cette poudre légère s'insinue partout, pense-t-il, comme les jours ordinaires : on croit les contenir, ils se déposent ailleurs. Il se retient de souffler, ne pas disperser davantage ce qu'il prétend rassembler.

Il aligne les produits au fond d'un carton, intercale un morceau de carton plié pour qu'ils ne basculent pas. Il cale. Il vérifie. Il secoue légèrement le carton : rien ne bouge. Il attend une seconde de plus, l'immobilité

devrait-elle confirmer autre chose que la simple stabilité des objets. Alors seulement il rabat les battants.

Les vinaigriers exigent une autre attention. Il passe le doigt autour du goulot, là où l'huile et le vinaigre collent encore. Il essuie en tournant, toujours dans le même sens. Il choisit un papier plus souple. Il enveloppe le premier, serre au col, fixe d'un tour de ruban. Puis le second. Il les rapproche, les sépare d'une feuille pliée en deux. Ne pas les laisser se toucher. Le sel et le poivre, eux, vont par paire : il glisse une salière contre sa poivrière, les entoure ensemble, presse doucement pour sentir leur forme à travers le papier — celles rapportées de Prague, de Berlin, celles de Varsovie ou de Saint-Pétersbourg. Le souvenir n'est pas nommé, il est contenu dans la pression des doigts, dans ce geste qui recrée un peu de leur histoire.

Les petits verres demandent un ralentissement. Il en prend un, le tient à hauteur des yeux. Il souffle très légèrement pour en chasser le voile terne qui s'y est déposé, mais sans insister. Il introduit le papier à l'intérieur du calice, tourne le verre dans sa main plutôt que le papier autour du verre. Geste inversé. Il plie, replie, tapote le fond pour vérifier l'épaisseur. Celui gravé de Jérusalem, celui plus massif de Dublin : chacun reçoit le même traitement, mais la main s'attarde différemment, une seconde de plus, presque imperceptible. Et il songe : chacun de ces gestes pourrait durer des heures sans que rien ne change, et pourtant il y a quelque chose qui se joue dans l'attention même.

Il grimpe sur une chaise pour atteindre le placard haut. Il descend les petites coupelles de Samarcande, de Bénarès, de Pondichéry. Il ne souffle pas sur la poussière : il la

recueille avec une lingette, d'un geste circulaire, du centre vers le bord. Cette poussière, pense-t-il, comme un souvenir déposé par d'autres mains, qui s'accroche plus longtemps que le nôtre.

Il inspecte le dessous, le rebord, l'émail fêlé. Il se demande si le soin qu'il apporte changera quoi que ce soit au temps de ces objets. Il pose la coupelle sur le papier, rabat sans serrer pour ne pas forcer l'arête. Il cale les unes contre les autres avec des bandelettes roulées, attentif à ce qu'elles restent immobiles, leur silence contient quelque chose qu'il n'a pas encore nommé.

À mesure qu'il avance, la cuisine se modifie. Les surfaces apparaissent. Il passe la main sur l'étagère vide, vérifie qu'aucun grain ne subsiste. Il balaie les miettes invisibles d'un revers précis. Les cartons se ferment les uns après les autres. Il appuie sur le couvercle, glisse la main à plat pour lisser l'adhésif.

Quand tout est en boîte, il reste les gestes sans objet : passer la paume sur le plan de travail, refermer un tiroir vide, vérifier une dernière fois l'angle d'un mur. La cuisine tient encore debout, mais elle ne retient plus rien. Les gestes ont tout pris. Il ne reste qu'une poussière très fine, suspendue dans la lumière, que la main ne saisit pas et qui pourtant accompagne le départ.

La grosse clef dans la serrure du bas. La petite clef dans la serrure du haut. Elle ouvre la porte pour la dernière fois. Il faut rendre l'appartement, sa mère n'est plus là. Il faut vérifier, trier, enlever, tirer un trait sur des années de chez soi, des années d'intimité, des années de vie. Il faut rendre l'appartement propre et vide. Dans un placard de l'entrée, elle trouve le seau, la serpillère, le balai brosse et le balai à franges. Impeccablement propre. Sa mère était une professionnelle du ménage. Elle la voit encore monter les escaliers avec ce seau plein d'eau, elle la voit passer le chiffon et la cire sur la rampe de bois, frotter le sol, essuyer les vitres, il fallait que tout brille. La concierge est dans l'escalier, la concierge est fière de frotter, de cirer, de traîner l'aspirateur, d'entretenir les quatre étages pour la maisonnée. Et dans son logement, elle chassait la moindre tache, la moindre poussière, le foulard sur la tête, le tablier bien serré sur le ventre par un lien noué. Milena se rappelle son agacement devant l'empressement de sa mère, elle était jalouse du temps qu'elle y consacrait, elle s'était toujours sentie moins importante que tous ces escaliers, tous ces produits à l'odeur pénétrante. Sa mère n'est plus là, mais elle a laissé un lieu impeccable, comme si elle savait qu'elle ne reviendrait plus. La cuisine est rangée, rien ne dépasse, placards et tiroirs fermés, évier en inox immaculé, les robinets étincellent, la nappe sur la table est tirée sans plis, le lino fatigué est propre. Elle n'aura rien à faire. Juste à vider les étagères de la vaisselle, à emporter ou à jeter. Dans la salle d'eau exigüe, le lavabo et la petite

douche ont été briqués, le miroir et l'étagère en verre sont irréprochables. Dans l'armoire à pharmacie, elle trouve un pot de crème oublié, et une brosse à dent neuve. Pas de verre qui a sûrement été lavé et rangé. Elle ouvre la porte de la chambre, le lit est fait, il faudra le défaire. Enlever les draps, plier la couverture matelassée, emporter les oreillers, inspecter les placards. Il reste quelques robes sur des cintres, elle y passe la main, sent un léger parfum d'eau de Cologne, sa gorge se noue, pas de larmes, il faut avancer. Il reste un vieux chapeau sur l'étagère du haut et en bas au fond les chaussons usés. La table de chevet est vide, propre, dans le tiroir une bible, une petite photo qui sert de signet, une lettre dans son enveloppe timbrée. Peu de traces, peu de marques pour une vie bien remplie. Tout est propre, tout est lisse.

Elle a encore reçu un message avec toutes les choses à surtout ne pas oublier. Depuis le temps qu'elle la ferme la maison. Tandis qu'elle enfile son tablier d'une main, elle tire le cahier du tiroir de la cuisine, le bleu à spirale, sous les modes d'emploi de machines qui n'existent plus, là, toutes les instructions y sont déjà écrites. Sans compter l'ardoise blanche du buffet avec le rappel pour la mort aux rats, de l'écriture très régulière de la vieille dame que personne n'a effacée, ça fait bien quatre ans maintenant. Ils reviennent peu. La maison n'aime pas ça, enfin si quelqu'un la reprend ou si c'est vendu, j'espère qu'ils détruiront pas l'escalier. De un, opération souris, le poison au dessus du buffet. Elle tire le tabouret de dessous la table de cuisine, grimpe dessus en soupirant la main la hanche. Des soucoupes en carton gondolées avec de la vieille mort aux rats moisie à demie boulochée. Elle redescend, ouvre le couvercle de la poubelle, balance le poison qui rejoint la litière et tout le sable déjà balayé, remonte sur son piédestal, pour dépiauter les nouveaux sachets, peste contre les plastiques qui ne s'ouvrent jamais et distribue ces portions roses dans des soucoupes, elle peut commencer son chemin de croix. Elle s'accroupit pour distribuer ses oboles sous le placard de la cuisine, sous le meuble de l'arrière cuisine, celui où on range torchons et chiffons, sous le vaisselier de la salle à manger, le parquet y est tout piqué par les vers, sous le canapé côté bow-windows où elle y ramasse un kapla, une voiture, des moutons et les mots croisés du 14 juillet. Reste la penderie de la chambre du mort et l'étage. Elle

monte les escaliers en bois, avec son regard de fourmi nettoyeuse, repérant l'humidité qui ternit les marches, le sable qui s'amasse dans les coins, les mouches ou les abeilles séchées sur le rebord de la fenêtre, les toiles d'araignée entre les balustrades, le papier du mur Nord ouest décollé. Arrivée au vestibule, elle pousse doucement la porte de la chambre verte qu'elle se surprend à vouloir toquer, reprend sa respiration avant de franchir le seuil, cette sensation de l'apercevoir dans le miroir de l'armoire, derrière elle, dans le vestibule. Elle ne s'attarde pas devant le miroir de de la cheminée tellement piqué d'humidité qu'il efface les traits, les transforme en buée, pigmente le visage de taches sombres. Les photos qui y sont coincées, perdent leurs couleurs pour se rebiquer en boucle. Les enfants quand ils étaient encore enfants. L'eau de Cologne Bien-être sur le rebord du lavabo, un vieux savon rétréci dans le creux. En plaçant une soucoupe sous l'armoire, elle tombe sur une poignée d'abeilles mourantes qui expirent doucement entre les lattes du parquet qu'elle ramasse avec une balayette, encore d'autres sur le rebord de la fenêtre, entre les volets intérieurs et le mur desquamé. des abeilles qui n'ont pas réussi à rejoindre leur ruche. En ouvrant la maison au début de l'été, un essaim s'était accroché à l'une des fenêtres de l'ouest, même qu'elle est venue le récupérer avec son mari. Ils les avaient enfumées sans résistance, pas agressives, trop douces, trop tard. Pas pu regagner la colonie. Elle les jette par la fenêtre dans les fuchsias. Elle redescend l'escalier, farfouille dans le placard de l'entrée pour ressortir lové dans le tuyau de l'aspirateur, qu'elle traîne en laisse derrière elle, à la recherche d'une prise qui marche. Elle

retire celle du lampadaire dont l'abat jour piquée de rouille est de plus en plus à 45 degrés. Les prises qui marchent se font de plus en plus rares. Maintenant il s'agit de traquer les miettes tombée de la table de la salle à manger. La table, débarquée un jour d'un paquebot dont les pieds ont été coupées par la mère de la vieille dame pour la mettre à sa hauteur, si bien que maintenant la table est chaussée par de pantoufles de verre. Ce qu'elle en dit, c'est que la toile cirée dont le motifs de nœuds marin disparaissent par endroit, a été très mal torchée, qu'il y reste des traces poisseuses et qu'elle est encore luisante d'humidité. Avec son poignet, elle ramène brusquement la trompe de l'aspirateur vers elle pour attirer son corps de plastique coincé à l'angle de l'une des deux porte-fenêtre en ogive du salon. Elle retire le manche pour enfiler un nouvel embout et aspirer sous les pieds des meubles doucement grignotés ainsi que sur les étagères de la bibliothèque où de vieux livres mille feuilles sont autant de gâteau pour les vers et la mэрule. Encore des petits excréments d'escargots bien nourris et des cadavres de mouches. Je t'y mettrai toutes ces vieilleries à la déchetterie dont la reliure tient par un fil, un Larousse du Xxème siècle, des partitions de musique silencieuses, Gluck, Telleman, morceaux choisis et tutti. Encore un changement de braquet, la voilà qui sort des entrailles de l'aspi, la brosse et s'en va avaler les poils de chat sur les fauteuils, à croire qu'il en fait la tournée avec les rayons du soleil. Elle roule maintenant le tapis, ce qui l'oblige à retirer tous ces pieds de fauteuils qui empêchent le passage de l'encaustique. Remontant dans l'arrière cuisine pour chercher la cire et les chiffons, elle entend le tambour de la machine finire l'essorage. Tout

est récupéré, les chiffons déchirées dans les vieux draps et pour lustre, des pulls mités. Finalement, elle profite de la fin du cycle pour étendre les draps dehors sur le fil à linge, ouvre le capot, extirpe le linge, le tasse dans un panier, attrape les pinces et file étendre ses draps derrière. Le temps est au beau et les nuages filent à grande vitesse, c'est du sud-est. Avec un peu de chance elle pourra même les plier et les ranger dans l'armoire du premier sans avoir à revenir ce soir. C'est le moment de se griller une petite cigarette ? Des irlandaises. C'est son beau frère, douanier à Roscoff qui lui ramène ses cartouches. Elle aime bien la récréation du linge. C'était un bon moment avec la vieille dame. Elles étendaient ensemble les draps qui gonflaient, la vieille dame lui tendait les pinces, qu'elle plaçait aux extrémités et au milieu, et on recommençait, la vieille dame avait l'impression d'être encore utile. Elle écrase son mégot dans le sable et le jette dans la haie de thuya puis remonte le perron avec le panier à linge vide qu'elle pose sur la table de la cuisine avant de reprendre tout son matériel de cirage. Le bois a soif, le bois boit. Malgré son embonpoint, elle se glisse sous les pieds du billard, à genoux, sur ses vieux genoux. Elle commence à nourrir les meubles qui vont passer l'hiver enfermés, volets clos, dans les vents d'ouest qui passent à travers ces passoires des fenêtres et se couvriront d'une taie vitreuse, opaque et mate avant de se parer de mousse. Elle verse le miel liquide du bidon jaune sur les pattes en bilboquet du billard, pommade l'ange central, frotte avec un chiffon pour faire briller tout ce bois et la table d'enfant et les chaises assorties. Cette fêlure sur l'une d'entre elle, c'est pitié d'y mettre des arrières-train d'adultes sur des

merveilles pareilles, elle en sait quelque chose, son ami est ébéniste. Soupir. Frotter, faire briller jusqu'à s'apercevoir en miroir dans le bois. Elle part enfin chercher sur une chaise de la salle à manger les vieux draps pour couvrir les meubles. Chacun a sa couverture aux fleurs passées, avec son nom marqué au feutre, la bergère, la méridienne, le fauteuil du grand-père, la petite table enfant, les chaises. Elle monte sur une chaise pour lancer le drap sur l'abat-jour de la grosse lampe chinoise en haut du secrétaire. Voilà, tous les fantômes sont en place même la table de la salle à manger y a droit, une grande nappe blanche, qui tombe sur les chaises. Le petit Poucet mettant les couronnes aux sept petites ogresses. Elle monte l'aspirateur dans l'escalier, marche par marche, toile par toile, jusqu'à l'étage. Les chambres sont faites, les lits ont de gros abdomens, les couettes pliées, les bonbons de naphthaline sous chaque pli, les dessus de lit en chenille lissé. Le cérémonial des volets peut commencer. Elle ouvre les fenêtre donnant sur la vieille tour de plus en plus édentée, les moutons paissent sur la colline tellement immobiles, qu'ils font mine de ressembler à des pierres blanches. Elle se tache au passage avec la graisse marine qui a été mise sur les gonds pour les protéger du sel. Elle rabat les volets mais ne ferme pas complètement toutes les fenêtres, juste celles qui donnent sur la mer. Elle est encore basse à cette heure, à hauteur de la Pendante. C'est une grande marée qui s'ébroue. Elle ferme la fenêtre mais de l'autre côté, au sud on laisse surtout à l'espagnolette pour ventiler. Elle passe de pièce en pièce, ouvrant toutes les portes pour laisser respirer la maison, pour la laisser flotter aux vents d'hiver. Reste le coup de serpillière final dans la cuisine,

la salle de bain et les cabinets. Ouvrir grand la porte du perron, celle qui ferme mal, pour accélérer le séchage, y coincer le balai pour que la porte ne claque pas au vent, vider l'eau sale dans le fossé car elle vient de nettoyer les toilettes. C'est pile le moment où la cousine choisit d'arriver. Pourquoi arrive t'elle toujours quand on vient de passer la serpillière ? Pourquoi passe t'elle sur la pointe des pieds sur les carreaux sombres du damier de l'entrée ? Elle lui fait signe de faire le tour, côté citerne. Les clés. Voilà, plus qu'à couper le compteur, mettre la poubelle dans la voiture, fermer l'eau dans le garage. Elle sort son paquet de cigarettes, elle fume une dernière sur la citerne en discutant avec la cousine Christine qui porte le même prénom que la vieille dame. Elle l'aime bien. Faudra pas oublier le linge, au pire, Christine le ramassera pour le mettre dans l'arrière cuisine dans le panier à linge.